

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



« I was the low girl on the totem pole » Restituer Geniesh : An Indian Girlhood de Jane (Willis) Pachano à l'histoire des littératures autochtones au Québec

Marie-Eve Bradette

Volume 18, numéro 2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085054ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3523>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bradette, M.-E. (2021). « I was the low girl on the totem pole » : restituer Geniesh : An Indian Girlhood de Jane (Willis) Pachano à l'histoire des littératures autochtones au Québec. *Voix plurielles*, 18(2), 69–90. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3523>

Résumé de l'article

De nombreux travaux critiques dans le domaine des études littéraires autochtones utilisent le critère linguistique francophone comme déterminant dans la constitution du corpus, voire de l'histoire littéraire autochtone au Québec. Dans cet article, l'autrice fait l'argument, à partir d'une lecture du récit autobiographique *Geniesh : An Indian Girlhood* de l'écrivaine crie Jane (Willis) Pachano, selon lequel la restitution de la pluralité des langues d'énonciation (le français, certes, mais aussi l'anglais et les langues autochtones) au corpus des littératures autochtones au Québec permet de mieux saisir les contours et la diversité de cette histoire littéraire particulière et, par le fait même, de considérer *Geniesh* comme participant de celle-ci et la complexifiant en donnant à lire une expérience intime, et un savoir qui est ressenti, du pensionnat alors que les écrits littéraires autochtones à propos des écoles résidentielles sont peu nombreux dans la belle province. De plus, par la lecture et l'analyse de *Geniesh*, l'autrice démontre comment les violences langagières qui, en partie, ont empêché le texte de Pachano d'être considéré parmi les premiers textes littéraires autochtones dans les années 1970, se trouvaient déjà symbolisées à même la diégèse du récit et l'expérience traumatique du pensionnat.

© Marie-Eve Bradette, 2021



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

« I was the low girl on the totem pole » : Restituer *Geniesh : An Indian Girlhood* de Jane (Willis) Pachano à l'histoire des littératures autochtones au Québec

Marie-Eve Bradette, University of Regina

La prochaine fois que l'on me demandera pourquoi je n'écris pas dans ma langue, voici ce que je répondrai.

J'écris en français parce que c'est la seule langue dans laquelle je sais écrire. Ce n'est pas mon choix de ne pas écrire en innu. Cette décision a été prise bien avant ma naissance. Elle était inscrite dans toutes les mesures assimilatrices que mes grands-parents, parents, et moi avons subies. On m'a instruite en français. On m'a fait croire que ma langue était mourante, qu'il ne fallait pas trop s'y attacher, un animal en captivité dans un abattoir. (Fontaine 38)

La langue constitue un fondement indéniable dans la réaffirmation et la réappropriation des identités autochtones. Elle est tantôt un moteur des écritures littéraires, tantôt elle s'érige en thème central à ces dernières. À ce titre, la langue constitue un prisme de lecture original, riche et porteur. Elle est en effet à la fois un outil et une catégorie par laquelle s'articulent et se désarticulent les histoires littéraires et celle des écritures autochtones n'y échappe pas. Pourtant, la relation complexe, contradictoire et souvent violente qu'entretiennent les écrivaines et les écrivains autochtones avec les idiomes coloniaux, comme en témoigne l'autrice innue Naomi Fontaine dans le passage cité en exergue où une rupture dans la transmission s'affirme, est un enjeu historico-littéraire singulier qui doit être problématisé afin d'examiner les critères définitoires des littératures autochtones actuelles. C'est précisément une telle réflexion que je propose dans le cadre de cet article : une manière de penser les littératures autochtones à travers la pluralité de leurs langues d'expression et, en ce sens, de conceptualiser la place de l'écriture en langue anglaise au sein de l'histoire littéraire autochtone sur les territoires réclamés par le Québec actuel et, par le fait même, d'en compliquer les présupposés linguistiques et définitionnels. Pourtant, je ne prétends pas ici à quelque exhaustivité que ce soit dans mon approche de l'histoire littéraire autochtone ; plutôt, je souhaite réfléchir à partir d'un texte en particulier que je situe (et restitue) comme fondateur des écritures autochtones au Québec et qui

permet, à même sa trame narrative et sa matérialité propre, de mettre en relief une réelle complexité des relations langagières.

Publié en 1973 et depuis jamais réédité, *Geniesh : An Indian Girlhood* de l'autrice crie Jane Willis (maintenant Pachano¹), originaire de la communauté de *Jisah-seebee*², une petite île située, à l'époque, à l'est de la Baie James dans le nord du Québec, n'a reçu que peu d'attention critique, tant à sa parution que dans les décennies qui ont suivi. Le récit autobiographique, rédigé par l'autrice devenue adulte, et donnant à lire, au sein de la diégèse, le parcours de la jeune fille, représente et raconte une expérience intime du pensionnat : d'abord celui de Fort George (au Québec)³, puis de Sault Ste. Marie (en Ontario). Or, si le livre est recensé au nombre des témoignages de survivantes et de survivants dans le rapport de la Commission de vérité et réconciliation du Canada (124), à d'autres moments étudié en tant que document ethnographique (Bousquet 168), il n'est que rarement pris en compte dans la constitution et l'inauguration d'un corpus littéraire autochtone dans le contexte du Canada actuel (LaRocque). En contrepartie, le texte n'a, à ce jour, pas du tout été identifié comme fondateur des littératures des Premières Nations au Québec, que ce soit dans les études critiques ou dans les anthologies produites en français. Cet article vise donc à rectifier cette omission en repensant, d'abord *autour*, puis *avec* le texte de Pachano, les catégories définitoires des littératures autochtones. J'aborderai d'abord la violence historico-littéraire que sous-tend l'absence de *Geniesh* dans les discours critiques et les anthologies dans le contexte canadien, et ensuite celui du Québec. Enfin, il sera question de (re)signifier ces violences, en particulier linguistiques, et de les donner à lire directement dans la trame autobiographique tissée par Pachano et ainsi de mieux comprendre comment ce texte articulait déjà, en 1973, une critique du colonialisme linguistique, critique qui est reconduite par une mise en présence et un traitement littéraire particulier de la langue crie (l'iyyuu ayimuun) dans le texte.

L'absence de *Geniesh* dans la configuration des corpus littéraires autochtones au Canada

Quelques anthologies et revues de la littérature parues dans les années 1990 font néanmoins figures d'exception en mentionnant *Geniesh*, mais ne sont, à mon avis, pas suffisantes pour bien octroyer à l'œuvre la place qui lui revient dans l'histoire littéraire

autochtone. Parmi ces recensions du texte de Pachano, je pense en particulier à l'anthologie *Our Bit of Truth : An Anthology of Native Canadian Literature* éditée par Agnes Grant (1990), au *Dictionary of Native American Literature* sous la direction de Andrew Wiget (1995), puis à l'article bibliographique de l'intellectuel allemand Hartmut Lutz « Canadian Native Literature and the Sixties : A Historical and Bibliographical Survey » (1997). La critique littéraire canadienne a également fourni des raisons pour expliquer la mince réception critique du livre à sa parution. Certaines de ces raisons sont à mon avis réfutables dans la mesure où elles se basent sur la consécration du canon littéraire canadien plutôt que de prendre en considération la singularité et la complexité des écritures autochtones qui sont à distinguer des corpus canadiens et québécois. À l'intérieur de l'étude qu'elle a produite de la réception de l'œuvre dans un article publié en 1998, Linda Warley souligne certaines des causes de l'absence et de l'exclusion de *Geniesh* du corpus littéraire autochtone au Canada et de son histoire. Elle constate par exemple que le réseau de distribution du livre à sa parution était plutôt limité en raison du lieu d'édition – New Press, une maison peu connue située à Toronto qui, par ailleurs, n'existe plus aujourd'hui. Elle aborde également le fait qu'aucune version de poche n'ait jamais été publiée⁴, ce qui expliquerait, selon elle, le peu de références au texte dans les revues et journaux de l'époque (83)⁵. Warley souligne également, à la suite de la chercheuse métisse Emma LaRocque, que, selon des critères qui sont ceux du champ littéraire canadien, la publication d'un seul livre, en particulier d'une autobiographie, apparaît insuffisante pour inscrire une autrice dans le canon littéraire⁶. Le genre autobiographique, qui correspond pourtant à l'une des formes privilégiées par les écrivaines et les écrivains autochtones afin de transmettre leurs savoirs et leurs traditions intellectuelles (Reder), est ainsi dénigré. Le constat de la chercheuse canadienne Penny Petrone est dans ce sillage plus dur encore puisqu'elle conçoit que l'autrice de *Geniesh* n'a pas su « s'élever » au-delà de ce qu'elle nomme « l'autobiographie classique » et ainsi accéder au statut d'œuvre, et donc de littérature (Petrone 117 citée par Warley 84). Si Petrone nomme *Geniesh* dans ce qui est considéré comme l'une des premières histoires littéraires autochtones du Canada (Goldie 375), c'est donc moins pour l'inclure dans cette histoire que pour lui refuser son statut de littérature. Cette critique de Petrone, Warley la nuance et la démantèle à juste titre (84) et je propose, à mon tour, de la réviser en resituant *Geniesh* par une lecture du texte de Pachano inscrite

dans l'histoire et les formes rhétoriques des littératures autochtones où l'autobiographie tient une place privilégiée, de sorte à rendre au texte sa pertinence au sein de son propre contexte d'énonciation, puis de façon à mettre en relief la validité et la pertinence des expressions autobiographiques autochtones.

Ainsi, dans deux des rares travaux qui consacrent une attention critique substantielle à *Geniesh*, le premier étant l'article de Warley, le second un chapitre de *From the Iron House* de Deena Rymhs, les autrices soulignent toutes deux que le récit de Pachano est tombé dans l'oubli, alors qu'en comparaison le récit autobiographique *Halfbreed* (1973) de l'écrivaine métisse Maria Campbell demeure un point de référence incontournable, jusqu'à devenir un canon des littératures canadiennes et un point d'origine des écritures autochtones dès les années 1970. Autre fait notable, et d'autant plus pertinent dans le cadre de la présente réflexion, *Geniesh* n'est pas nommé, dans aucune étude produite en français, au nombre des textes fondateurs d'un corpus littéraire autochtone au Québec, alors que la trame narrative qui s'y déploie est en large partie inscrite dans ce lieu et que l'autrice, comme mentionné plus haut, est originaire du territoire. En effet, je n'ai rencontré aucun commentaire à propos de *Geniesh* dans les monographies ou les articles publiés en français abordant les littératures autochtones, notamment dans les premiers travaux qui ont proposé de cerner l'identité du corpus (Boudreau ; Gatti). Plutôt, à l'exception de l'écrivain Bernard Assiniwi qui attribue les débuts d'une littérature autochtone qu'il qualifie de « moderne » à l'Abénakis Henry Lorne-Masta pour son interprétation de la Bible en langue abénakise (Major ; Assiniwi 46), parmi les premiers textes qui dénoncent le colonialisme, c'est l'essai autobiographique *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu / Je suis une maudite Sauvagesse* (1976) de l'écrivaine innue An Antane Kapeshe qui est considéré, le plus souvent, comme le point d'origine d'une écriture littéraire autochtone dans la belle province alors que sa publication est postérieure de trois années à *Geniesh*. La marginalisation du texte de Pachano, son absence de l'histoire littéraire autochtone jusqu'à ce jour, aura donc empêché des réflexions croisées pertinentes autour de ces deux textes autobiographiques qui correspondent chacun à des sphères linguistiques et culturelles distinctes, qui intègrent des focalisations diverses (celui de la mère chez Kapeshe qui voit ses enfants être amenés au pensionnat, celui de l'enfant chez Pachano), mais qui abordent une histoire de la

colonisation et des thèmes communs (la dépossession du territoire, les pensionnats, la langue) dans le contexte spécifique du Québec.

Une définition plurielle pour les littératures autochtones dans le contexte du Québec actuel

Conséquemment, rédigé en anglais, soit dans la seconde langue « officielle » du pays – langue que l'écrivain wendat Louis-Karl Picard-Sioui désigne, au même titre que le français d'ailleurs, d'étrangère (en ligne) –, l'inclusion de *Geniesh* au sein du corpus littéraire autochtone au Québec ne va pas de soi. À cause de sa langue d'écriture, le livre n'est pas nommé dans l'importante anthologie éditée par Maurizio Gatti en 2004 (rééditée en 2008) consacrée exclusivement aux littératures autochtones de langue française. En fait, l'existence même du texte de Pachano, lorsqu'on le situe comme point d'origine, vient compliquer considérablement la définition, déjà plurielle, d'une littérature autochtone (Major 1), voire de ce que sont *les* littératures autochtones, alors que la configuration du corpus en contexte québécois, très souvent encore, se focalise dans un premier temps sur l'unicité linguistique francophone, tel qu'en témoigne la manière dont les récents travaux abordent les littératures autochtones de langue française, en plus du peu de travaux produits dans une perspective translinguistique (Lacombe, MacFarlane et Andrews ; Brouwer). Pourtant, déjà en 1993, Diane Boudreau soulevait la complexité de la question en tentant l'une des premières définitions : « la littérature amérindienne n'est pas une littérature francophone ou anglophone ; elle est plutôt une littérature créée, transmise oralement ou par écrit par des auteurs qui vivent sur le territoire du Québec. Elle ne peut ni ne doit être assimilée à la société québécoise ou canadienne-française qui la domine culturellement et politiquement » (15). Pour la chercheuse qui a inauguré ce que deviendront les études littéraires autochtones au Québec, si la géographie de la province lui sert à déterminer les limites du corpus, la langue, elle, n'est un critère ni d'inclusion ni d'exclusion. Pourtant, même dans une section de son *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* explicitement consacrée à ce que Boudreau nomme « l'autobiographie directe », aucune mention n'est faite de *Geniesh*.

L'auteur anishinaabe Armand Garnet Ruffo tiendra un propos semblable près de vingt ans plus tard en postface à un numéro de *Studies in Canadian Literature / Études en*

littérature canadienne consacré aux littératures autochtones rédigées en français, en anglais et en langues autochtones, alors qu'il s'intéresse, à son tour, aux enjeux linguistiques qui sous-tendent ces littératures. Or, Ruffo ne réclame pas les frontières géographiques comme étant déterminantes dans sa délimitation du corpus. Il écrit à cet effet que

the writing in French and English will not abate ; if anything, it will continue to grow, and if scholars want to get the full picture of what is going on in « Indian country », they will have to tap into both sources, French and English (not to mention the Native languages themselves). I would even go so far as to say that to examine only one of these bodies of work is like reading only half a text (or maybe two-thirds). (113)⁷

Ces deux interventions approchent chacune un pan semblable de la question linguistique autochtone, celle de Boudreau en conservant toutefois les frontières géographiques dans sa définition, et celle de Ruffo en les faisant éclater. Il m'apparaît alors nécessaire de remettre à mon tour en question la langue d'expression française comme critère premier d'inscription des textes au sein de l'histoire littéraire autochtone au Québec, et de le faire concrètement en resituant *Geniesh*, sans pour autant minimiser, en contrepartie, l'importante contribution des écritures de langue française au corpus littéraire autochtone dans l'ensemble du pays, voire de toute l'Île de la Tortue. Une telle remise en cause rend possible la relativisation, comme je l'ai mentionné dans un autre article (2018), de l'adéquation encore galvaudée entre langue d'écriture et identité culturelle et fait éclater les catégories héritées de modèles occidentaux. Plus encore, je conçois que la séparation du corpus littéraire autochtone et de son histoire en deux sphères linguistiques distinctes conduit directement à ce que Lianne Moyes a nommé une « crise définitionnelle occasionnée par la discussion de la place de l'écriture de langue anglaise au Québec » (27), crise qui se trouve nécessairement accentuée lorsqu'il est question des littératures autochtones. En outre, la catégorie définitoire, qu'elle soit francophone ou anglophone, est hautement problématique, puisque celle-ci s'impose à partir d'idiomes étrangers qui ont servi à recouvrir et effacer la présence des langues et des cultures autochtones des territoires nord-américains, une imposition promue par une pensée colonialiste et qui, à elle seule, échoue à baliser entièrement les prises de parole.

Dans ce contexte, deux aspects pour le moins interconnectés surgissent de ce qui m'apparaît être la nécessaire restitution du texte de Jane Pachano à cette histoire littéraire autochtone au Québec : d'abord, ce sont les enjeux de langues et de leur (re)présentation

au cœur des littératures autochtones qui méritent d'être abordés à même ce texte ; et, par la suite, la question des pensionnats, tant ceux-ci demeurent l'une des causes directes de l'arrachement de la langue maternelle et de l'écriture en langue coloniale, qui s'impose plus que ne se choisit, comme le souligne avec une certaine animosité l'écrivaine innue Naomi Fontaine dans l'extrait de *Shuni* cité en exergue. Dans son étude de *Geniesh*, Warley souligne par ailleurs que l'occultation critique du livre correspondrait à l'occultation des pensionnats dans l'écriture dominante de l'histoire canadienne (83). Ce constat m'apparaît d'autant plus juste dans le contexte du Québec où les pensionnats commencent à peine, en 2021, à faire surface dans la pensée collective⁸.

Avec la dimension linguistique en guise d'étai, (re)lire *Geniesh : An Indian Girlhood* permet donc de (re)penser la crise définitionnelle des littératures autochtones en même temps que de rétablir une histoire – celle des pensionnats –, et cela à partir d'une expérience vécue par une femme crie. Restituer *Geniesh* à l'histoire littéraire autochtone au Québec, c'est également restituer à cette histoire la pluralité de ses langues d'énonciation – ici l'anglais, mais également le cri qui est omniprésent dans le texte. C'est aussi mieux comprendre de quelle manière la violence langagière à laquelle participe cette imposition jusque dans la configuration du corpus, de son histoire et de sa réception critique, est liée à l'expérience coloniale et en particulier à l'épisode des pensionnats dont les conséquences dévastatrices sont toujours d'une grande actualité (Episkenew 44). Restituer *Geniesh*, c'est donc considérer l'expérience du pensionnat, celle-là même racontée en détail par Pachano, comme un savoir à même de renouveler le regard posé, en tant que critique et chercheuse, sur les expressions créatrices autochtones ; c'est restituer la voix d'une autrice en son propre territoire géographique et littéraire, et par cette entremise la vérité d'une expérience personnelle, corporelle et affective du pensionnat dont l'écriture tient lieu. Comme le formule la chercheuse tanana athabascane Dian Million, « feelings are theory⁹ » (61), ce qui permet de proposer que les sentiments et la manière dont l'écriture met en scène les langues et les affects doivent être considérés comme des savoirs valides dans un processus de rétablissement de la vérité, et éventuellement, si cela s'avère possible, de réconciliation. C'est considérer, dans les mots de Million, « the emotional content of this felt knowledge : colonialism as it is felt by those whose experience it is » (58). Car, comme souligne Sarah Henzi, « avant de pouvoir penser à la

réconciliation, il est question de réparation : réparer l’imaginaire hérité des artistes, penseurs et politiciens clés de l’histoire canadienne et québécoise, imaginaire où ‘l’Indien’ est soit une absence, soit un problème à effacer ; réparer les inégalités sociales et économiques, tout en reconnaissant les contextes d’oppression » (177). En fait, (re)lire *Geniesh* depuis une posture critique francophone, et, en ce qui me concerne, de chercheuse québécoise, c’est dresser un pont entre un récit individuel et une histoire littéraire collective et, en conséquence, aménager une réflexion, à même la lecture du texte, qui s’inscrive dans les ruptures et les silences des discours au sujet des littératures autochtones au Québec. C’est ce que je ferai à partir d’ici en plongeant dans la trame autobiographique et textuelle de *Geniesh : An Indian Girlhood* pour maintenant réfléchir avec ce texte.

Problématiser la violence langagière des pensionnats avec *Geniesh*

L’autobiographie de Pachano s’inscrit sans détour au sein du genre littéraire que la chercheuse d’origine allemande Renate Eigenbrod a choisi de nommer *littérature des pensionnats*. Influencée par les travaux de l’auteur anishinaabe Armand Garnet Ruffo, Eigenbrod a en effet développé un « sous-genre » dans le champ des littératures autochtones : « residential school literature – memoirs, poetry, fiction, and plays that recreate the school experience through the literary imagination and that, like many other differently themed texts written by Indigenous authors, contribute to upholding the continuance of traditions against the discourses of loss and vanishing »¹⁰ (278). Parmi les thèmes importants, je m’intéresse particulièrement à celui du trauma langagier qui se retrouve dans de nombreux textes que je considère, dans le sillage de la définition d’Eigenbrod, comme faisant partie de ce genre littéraire important et encore très peu étudié dans un contexte francophone. À cet effet, le survivant intergénérationnel Randy Fred (Nuu-Chah-Nulth) souligne, dans sa préface à *Resistance and Renewal : Surviving the Indian Residential School* de Celia Haig-Brown, que « the elimination of language has always been a primary stage in a process of cultural genocide. This was the primary function of the residential school » (dans Haig-Brown 15)¹¹. Il n’est donc pas étonnant que l’arrachement, et même l’élimination de la langue autochtone, ce que plusieurs choisissent de nommer un génocide linguistique (Skutnabb-Kangas et Dunbar ; Fontaine), en plus des conséquences nombreuses qui en découlent, soit un thème incontournable et central à la

littérature des pensionnats. En effet, à peu près tous les textes, qu'ils soient fictifs ou autobiographiques, racontant une expérience des écoles résidentielles abordent, à un moment ou un autre, la violence langagière subie par les enfants et dont les conséquences perdurent à l'âge adulte, sans oublier à travers les générations. Je pense ici, de manière exemplaire, au célèbre poème « I Lost My Talk » de l'écrivaine miq'maw Rita Joe, qui formule explicitement cet arrachement lorsqu'elle écrit « I lost my talk / The talk you took away / When I was a little girl / At the Shubenacadie school. / You snatched it away / I speak like you / I think like you / I create like you » (55)¹². Je pense également aux nombreux textes de Tomson Highway (Cri), aux écritures théâtrales des dramaturges Shirley Cheecho (Crie) et de Vera Manuel (Ktunaxa-Secwepemc), sans oublier à l'essai autobiographique d'An Antane Kapesch à l'intérieur duquel, depuis sa position de mère, l'autrice dénonce la manière dont ses enfants sont dépouillés de leur langue, l'innu-aïmun, par une éducation « blanche » de telle sorte que, selon l'expression de Kapesch, ils « se retrouvent dans l'entre-deux » (73).

Dans ce contexte, l'écriture de Pachano ne fait pas exception et se retrouve, à mon avis, précisément dans cet entre-deux décrit par Kapesch. Je dirais même que cet entre-deux devient littéral à la fois dans l'écriture de Pachano et dans la réception et la marginalisation de son texte. Assez tôt dans *Geniesh*, la narratrice met en scène la violence langagière qu'elle a subie dans ses aspects multiples et notamment dans une scène qui se déroule lors de ses premiers jours à l'école :

You are here to learn English ; so, from now on, you will speak only English in or around the school. You will not speak Cree, and anyone caught speaking it will be severely punished. (A rather tall order for those of us who had to struggle through *Dick and Jane*.) I don't want you to think there is anything wrong with the Cree language. For your grandparents and parents who have not been fortunate enough to go to school, there is no other choice. So you will learn the English language and speak it.¹³ (45)

Ces mots, prononcés par Miss Moore, une enseignante et administratrice du pensionnat de Fort George, mettent l'accent sur l'impératif et l'obligation d'apprendre, mais surtout de ne parler que l'anglais à partir du moment même où ils sont prononcés. Les enfants se retrouvent devant l'imposition immédiate d'une règle, devant la langue anglaise qui fait désormais office de loi, d'un nouvel ordre auquel se conformer. Dans un geste d'autorité simultanée, en même temps que l'imposition de la langue anglaise, la langue crie est

dévalorisée. La tournure de phrase employée par Miss Moore vient en effet subordonner l'iyyuu ayimuun des parents et des grands-parents à la langue coloniale anglaise, tout en étant associée, quelques lignes plus loin, à des « traditions anciennes » et païennes à être rejetées par une éducation se voulant supérieure : « You are here to be educated. You have been taken out of your homes because it is very difficult to learn under such unfortunate circumstances. It is not your fault, of course, and your families do not know better, so they must be forgiven for their old ways. However, you must forget your old ways » (45). Or, tout en remédiant la parole de Miss Moore, la narratrice immisce sa propre voix critique à même le discours rapporté. En effet, dans le premier passage où la règle de l'anglais est imposée, une parenthèse présente l'ironie et la violence de la situation selon la perspective de la jeune fille. Dans cette parenthèse, on peut lire la résistance de Janie devant l'ordre colonial qu'on lui impose.

Les passages cités permettent ici de réfléchir à la manière dont les critères linguistiques qui ont empêché l'autobiographie de s'inscrire dans la récente histoire littéraire autochtone au Québec se trouvaient déjà tracés à même la trame narrative du récit en des termes qui font jouer l'arrachement de la langue crie, l'imposition de l'anglais et la honte liée aux deux idiomes selon le contexte (le quotidien au pensionnat et la difficulté à maîtriser l'anglais ou les retours temporaires dans la communauté de la Baie James et l'oubli du cri). Par ailleurs, en plaçant ces extraits en relation avec l'une des rares mentions du français dans *Geniesh*, la violence langagière institutionnelle et historico-littéraire dont le texte se fait espace de symbolisation et de critique, que ce soit lors des premières années passées au pensionnat de Fort George ou encore des années d'adolescence à Sault Ste. Marie, devient plus manifeste encore. Après des années d'imposition et d'apprentissage de l'anglais, la narratrice raconte sa difficulté à s'accoutumer aux différents cours dispensés au pensionnat de Sault Ste. Marie (équivalent à une école secondaire). Elle insiste sur son sentiment d'incompréhension vis-à-vis des cours de français et plus particulièrement sur la perception que les autres adolescentes avaient d'elle puisqu'elle venait du Québec : « [...] everybody assumed that since I was from Quebec, I should be so proficient in French that I should be able to teach the subject. The truth was that aside from the phrase *Bon jour*, I had never even heard the language. It was as confusing to me as it was to anyone else. I was having enough difficulty trying to express myself in English »¹⁴ (147). Ce passage est

particulièrement parlant quant à la marginalisation vécue par Janie au pensionnat, puis à la place, elle aussi marginale, de l'autobiographie de Pachano dans l'histoire littéraire. Assumer que l'adolescente puisse s'exprimer en français parce qu'elle vient du Québec c'est ne pas prendre en compte l'ensemble des facteurs de la colonisation sur le territoire québécois, des déterminants géographiques et linguistiques notamment. Ce passage me semble ainsi symboliser concrètement cet entre-deux dont parlait Kapesesh et peut-être même venir le troubler et le complexifier par l'ajout de l'anglais dans l'équation. Dans une entrevue qu'elle a accordée au journal *The Globe and Mail* l'année de la parution de son livre, l'autrice parle des problèmes qu'avaient les Cris qui ne parlaient que l'anglais lorsque le gouvernement du Québec est devenu de plus en plus impliqué dans le développement hydro-électrique de la Baie James. Résidents du Québec, on s'attendait à ce que les Cris maîtrisent le français et, lorsque ce n'était pas le cas, la recherche d'emploi devenait difficile pour les membres de la communauté : « My people can't get work because they don't speak French », affirmait Pachano alors (citée par Carson).

Par ailleurs, en retournant au statut de l'anglais dans le texte, il m'apparaît important de mettre en relief la rhétorique employée pour décrire l'imposition de la langue anglaise, dans la mesure où celle-ci est mobilisée de manière similaire dans les nombreuses scènes de nettoyage du corps, en particulier celles qui surviennent lors de l'entrée au pensionnat de la jeune fille : scènes où le corps est lavé, les cheveux coupés et nettoyés au kérosène alors que la grand-mère, comme le martèle pourtant la petite Janie, a pris soin de lui donner un bain le matin juste avant son entrée à l'école (39). De concert avec l'imposition d'une loi linguistique, le corps des enfants devient l'espace même sur lequel s'écrit cette loi. La violence de l'imposition de la langue anglaise et celle envers la langue crie sont alors présentées comme étant interreliées au traitement physique et verbal imposé au corps. Par exemple, il y a tout un vocabulaire de la contamination et de l'assujettissement qui se donne à lire lorsqu'il est question du corps de la jeune fille : « she [Miss Moore] felt I was not clean enough » (38), « she gingerly bundled up my clothes as if they were contaminated » (38), « after wiping the top thoroughly so my germs would not be passed on to the vulnerable staff » et « from now on I was completely at her mercy, to do as she pleased »¹⁵ (39). Ces extraits traduisent l'imposition et l'assimilation de son corps au pouvoir colonial et éducationnel et expriment, de plus, comment la honte se commande et est infligée avec

un discours de la contamination et de la dégradation du corps (« You dirty little Indian !¹⁶ », 87). Or, ce sur quoi je veux insister autour de cette démonstration concerne le témoignage d'un sentiment semblable qui s'articule autour de l'imposition de la langue anglaise et des nombreuses occurrences où il est question de cette imposition de langue :

After this soul-cleansing period, we received our Dick and Jane readers, and if it had not been for the pictures, I would never have known which end of the book was up. The words looked like mouse tracks to me. It seemed incredible that anyone could ever learn how to decipher them. My confidence and my enthusiasm disappeared as the long day wore on. The teacher's patience was also wearing a little thin, which did not help any. As she jabbered away in what might as well have been Latin, I could not help but feel that I had made some terrible mistake. The English I learned from my grandfather – « eat your food », « get a spoon », « go to bed », – was absolutely useless to me in a classroom. Besides, he gave me time to figure out what he was talking about. The teacher did not. The more uncertain I became, the more intelligent the teacher seemed to be. By the end of the long exhausting day, I saw her as a god-like, super-human being. [...] I really felt like a dumb old Indian.¹⁷ (33-34)

Ici, c'est au savoir ressenti de la narratrice que nous avons accès, et non plus à ce que perçoit l'enseignante (Miss Moore) à l'endroit de Janie et qui est rendu dans les discours rapportés. Comme l'usage des parenthèses plus haut, ces moments où l'on passe du dialogue rapportant les paroles de Miss Moore à une narration qui traduit le ressenti de la jeune fille, agissent comme des poches de résistances narratives et affectives à même l'écriture. La transition douloureuse entre la confiance et la fierté de la jeune fille et le sentiment d'impuissance allant même jusqu'à l'idiotie sont alors symbolisés par l'écriture dans une expression subjective où se joue un double mouvement d'imposition de la langue anglaise et d'internalisation de la honte liée à la difficulté à saisir le sens des mots. Placée devant une langue inconnue, c'est tout le système symbolique, mais également affectif, qui s'effondre dès lors que l'enfant n'a plus accès au sens des mots. Dans le récit, la honte s'impose également, et doublement, vis-à-vis du langage, sans parler encore de la honte de la langue crie qui est elle aussi en quelque sorte imposée et développée au contact de la langue anglaise. Un sentiment d'infériorité, alors que la maîtrise de l'anglais par l'enfant ne semble jamais acceptable aux yeux de Miss Moore, est ainsi mis en relief comme en témoigne le passage suivant : « Miss Moore used sign language to show me which bed was mine. It was degrading because I was proud of my grasp of the English language after one

year of school¹⁸» (37). La narratrice est reléguée dans un espace intermédiaire où la fierté, à la fois de sa culture et de sa langue maternelle crie, puis celle de son apprentissage de la langue anglaise, lui est refusée et que seul demeure un sentiment d'infériorité. Ce sentiment culmine lorsque Janie devenue adolescente retourne dans sa communauté après deux années passées au pensionnat de Sault Ste. Marie en Ontario, précédées des huit années au pensionnat de Fort George. La narratrice évoque alors une émotion trouble par rapport à la perte de sa langue maternelle :

Even the language seemed to have changed. I had difficulty understanding it, but I had even greater difficulty trying to make myself understood. It had been a red-letter day when, two months after I had left the island, I discovered that I no longer thought or dreamt in Cree, but in English. I found myself having to reverse that process once again. When my relatives repeatedly laughed at my « funny accent », I refused to speak any more Cree.¹⁹ (171)

L'extrait présenté semble sceller le destin langagier d'une enfant qui était jadis une locutrice de l'iyyuu ayimuun ; son éviction du territoire langagier maternel apparaît se consolider lorsque la pensée et les rêves deviennent des expressions de la langue anglaise et coloniale de son éducation. Le passage préfigure également ce que Joëlle Papillon a nommé, dans un autre contexte, « une double perte pour les enfants autochtones qui, en étant coupés de leur langue maternelle, se trouvent éjectés hors de la chaîne de transmission des récits et donc des savoirs traditionnels » (59).

Or, bien que la diégèse du récit déplie, à travers une trame autobiographique chronologique, cette éviction du territoire maternel langagier et des traditions culturelles, la matérialité de l'œuvre offre une perspective différente à travers laquelle aborder non seulement la violence, mais également la résistance langagière. Cette dernière s'opère dans la mise en scène de l'iyyuu ayimuun, sa mise en présence dans le texte. En effet, alors que la narratrice de *Geniesh* raconte comment cette langue se fait de plus en plus distante au fil des années passées au pensionnat et de la place grandissante de l'anglais qui s'imisce jusque dans sa pensée et ses rêves, l'écriture en langue crie occupe pourtant une place non négligeable de l'autobiographie, articulant de manière matérielle la relation complexe entre les souvenirs de l'enfance et les connaissances linguistiques de l'autrice devenue adulte. Suivant la trame chronologique du récit qui s'échelonne de la petite enfance dans la communauté crie, des premières années au pensionnat de Fort George jusqu'à une

adolescence passée en Ontario, la présence de l'iyyuu ayimuun s'atténue au fil des pages, alors que Janie est confrontée de plus en plus à la langue anglaise. En effet, si les huit premiers chapitres du livre comportent de nombreux dialogues en cri, notamment à travers les paroles de la petite Janie et celles de la grand-mère, ceux-ci se font plus rares dans les chapitres neuf à vingt et un, sans toutefois ne jamais disparaître complètement. Ainsi, malgré des années passées dans les pensionnats, malgré l'oubli partiel de la langue et une difficulté à y revenir lors des séjours de Janie dans sa communauté, et en dépit des mesures autoritaires et assimilatrices qui visaient à effacer complètement les langues autochtones, l'iyyuu ayimuun persiste dans le texte, mais aussi hors du texte. En effet, si on considère la particularité de l'écriture autobiographique ici, le fait que ce qui est raconté par le truchement d'une narration à la première personne relève d'un savoir expérientiel et ressenti, pour reprendre encore une fois les mots de Million, la présence matérielle de la langue crie dans le livre signale l'échec des mesures coloniales d'assimilation pour l'autrice elle-même.

Je veux, dans cette perspective, insister sur ce que je considère comme une résistance qui s'opère avec et dans la langue, ce que, dans un autre contexte (2018), j'ai nommé une résistance co-langagière au sein du récit littéraire. Il est en ce sens significatif de constater que les passages en cri ne subissent, pour la plupart, pas directement de traduction dans la diégèse, mais plutôt qu'ils se trouvent contextualisés dans la narration afin que les lectrices et les lecteurs puissent accéder partiellement au sens des expressions. En effet, si le passage suivant propose une traduction directe : « I asked my family about babies and life, all they would say was, 'ah! Gahmah-mahjee ! (Translation : Ah ! Be quiet !)'²⁰ » (100), celui-ci demeure unique puisque les autres occurrences où il y a matérialisation de la langue crie résistent à une traduction vers l'anglais aussi explicite. L'extrait suivant, qui rapporte les paroles de la grand-mère et du grand-père alors qu'ils discutent avec un agent indien afin de trouver un compromis pour ramener Janie à la maison, est en ce sens exemplaire :

« [...] We cannot allow her to attend classes while she is living at home...

You can go now. I'm very busy. »

« gishee-ewe ? gishee-ewe ? » my grandmother asked as soon as we were out of the office. My grandfather translated.

« *Wasa ! Noojin-mijigh-dakso !* » my grandmother exclaimed, her voice full hate.²¹ (75 ; l'autrice souligne)

À la fois l'intervention de la narration et le contexte fourni hors du discours rapporté rendent possible une saisie du ton et en partie du sens des mots prononcés par la grand-mère qui demande ce que l'agent a dit en anglais. Le grand-père traduit, mais cette traduction vers le cri demeure en dehors de la diégèse et donc inaccessible sinon par la version anglaise qui précède. Le deuxième segment en cri, lui, reste sans contextualisation sinon de l'émotion, la haine, de la grand-mère. La narration résiste ainsi à l'impulsion de la traduction insufflant au récit une autonomie linguistique et offrant un accès privilégié du sens uniquement aux locutrices et aux locuteurs de l'iyyuu ayimuun. Selon la chercheuse spécialiste des écritures plurilingues Catherine Leclerc, généralement, « la résistance à l'encontre de la traduction provient de ce que celle-ci remplit souvent des fonctions assimilatrices » (112). Dans le contexte de l'écriture de *Geniesh* et du récit des pensionnats qui s'y trouve élaboré, je suis d'avis que cette idée acquière un sens précis. Si traduire peut mener à une forme d'assimilation de la langue crie dont le sens serait alors accessible en anglais et perdrait son autonomie sémantique, le choix de ne pas traduire les passages en iyyuu ayimuun (à l'exception de la citation présentée plus haut) dans l'ensemble du livre, de ne pas non plus inclure de glossaire, est hautement significatif. Cette résistance à la traduction qui accompagne une résistance co-langagière dans la manière dont les langues se rencontrent dans le texte, suggère ainsi une critique à la fois subtile et matérielle du colonialisme linguistique enduré, puis combattu par la jeune fille au pensionnat, puis par l'autrice qui, une fois adulte, a décidé de raconter son histoire.

En conclusion, par l'entremise d'un acte d'écriture autobiographique qui devient un acte de résistance et de survivance (Eigenbrod) dans le langage, Pachano affirme et reprend possession de son savoir ressenti, de son expérience à travers une langue littéraire réappropriée où une large place est faite à l'iyyuu ayimuun, ce qui marque, dans le temps de la diégèse, mais aussi dans le temps de l'écriture, la résistance devant l'imposition de la langue anglaise à laquelle a été confrontée la jeune fille pendant ses années de scolarisation dans deux pensionnats. En se réappropriant son vécu depuis une écriture à la première personne et qui se focalise sur le ressenti de la jeune fille, qui articule une critique de l'institution coloniale ancrée dans un savoir émotionnel, puis qui se médiatise à travers la voix de la narratrice-autrice devenue adulte, Pachano rétablit la vérité de son histoire et relève sa parole contre des discours et des politiques qui l'ont infériorisée au point d'avoir

l'impression d'être « la fille au bas du totem » (165), celle qui n'est pas vue, qui n'est pas crue, qui n'est pas écoutée. Elle réitère sa voix de manière complexe tant cette voix vacille entre un sentiment d'infériorité (envers la langue, envers le corps) qui lui est imposé et une écriture de la résistance. Il se produit alors un (re)devenir sujet par l'écriture : un devenir sujet individuel, dans un premier temps de l'autobiographie en 1973, puis un devenir sujet collectif plus manifeste en 2011 lorsque le livre est numérisé et diffusé en ligne par l'Université de la Saskatchewan et qu'avec lui Pachano rédige un nouvel épilogue.

Mais je veux surtout revenir et insister sur l'argument central de cet article selon lequel il importe de compliquer, de complexifier et de réviser l'histoire littéraire autochtone, en particulier au Québec, afin de rendre à cette histoire la pluralité de ses langues d'énonciation. Ce faisant, il est possible de restituer la place de *Geniesh* dans cette histoire en même temps que le texte lui-même permet de repenser la dimension, voire les dimensions linguistiques du corpus littéraire autochtone. En fait, ce que j'ai cherché à démontrer autour et avec *Geniesh* c'est que le récit de Pachano articulait déjà, en 1973, les violences langagières qui, finalement, ont occulté le livre des discours critiques autour des littératures autochtones, plus particulièrement encore dans les contextes francophones. Ainsi, porter l'attention à la violence langagière telle qu'elle est thématisée dans le récit autobiographique, c'est-à-dire la violence subie en même temps que la violence à laquelle résiste la jeune fille au pensionnat et qui est, par ailleurs, combattue par l'écriture en iiyiuv ayimuun de l'autrice, permet de mieux comprendre la violence historico-littéraire qui entoure la réception de *Geniesh* dès 1973.

Enfin, si encore bien des choses peuvent et devront être dites au sujet de *Geniesh* : *An Indian Girlhood* qui est un texte riche et important dont je n'ai abordé que quelques enjeux dans cet article, Pachano doit absolument figurer, aux côtés d'autres écrivaines et écrivains s'exprimant en français, dans l'histoire littéraire autochtone au Québec, comme elle doit aussi figurer dans l'histoire littéraire autochtone au Canada. Tel que le souligne la chercheuse métisse Emma LaRocque, bien que *Geniesh* n'ait pas reçu la même attention que *Halfbreed*, le récit qui y est raconté n'en demeure pas moins tout aussi crucial en plus d'annoncer les récits qui viendront dans les années suivantes et qui raconteront, à leur tour, l'expérience du pensionnat (156), et cela selon des points de vue variés, mais toujours en rétablissant, souvent à la première personne, une vérité et une expérience sensible. Au côté

de Kapesch qui dénonce depuis la position d'une mère, Pachano contribue depuis une tout autre focalisation, depuis une expérience de l'enfance symbolisée dans une narration d'adulte, à l'émergence, ou plutôt à ce que LaRocque nomme une *renaissance*, par les écrivaines, des littératures autochtones dans les années 1970 (156), en dépit des sphères linguistiques hégémoniques du Québec et du Canada. Elle compte aussi parmi les premières à avoir contribué à lever le voile sur l'expérience traumatique des pensionnats.

En somme, *Geniesh* peut, à mon avis, nous engager à mieux lire les œuvres autochtones en relation les unes avec les autres et comme participant d'une histoire littéraire complexe et plurielle.

Bibliographie

- Acoose, Janice. *Iskwewak kah'ki yaw ni wahkomakanak : Neither Indian Princesses nor Easy Squaws*. Toronto : Canadian Scholars' P, 2016.
- Assiniwi, Bernard. « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui ». *Vie des arts* 34.137 (1989) : 46.
- Boudreau, Diane. *Histoire de la littérature amérindienne au Québec : oralité et écriture : essai*. Montréal : L'Hexagone, 1993.
- Bousquet, Marie-Pierre. « La constitution de la mémoire des pensionnats indiens au Québec : Drame collectif autochtone ou histoire commune ». *Recherches amérindiennes au Québec* 46.2-3 (2016). 165-176.
- Bradette, Marie-Eve. « Langue française ou langue autochtone ? Écriture et identité culturelle dans les littératures des Premières Nations ». *Captures : figures, théories et pratiques de l'imaginaire* 3.1 (2018). En ligne <http://revuecaptures.org/node/1514>.
- Brouwer, Malou. « Comparative Indigenous Literature : Bridging the gap between Francophone and Anglophone Indigenous literatures ». *All My Relations : Littératures et épistémologies autochtones comparées, Post-Scriptum* 27 (2019) : En ligne <https://post-scriptum.org/27-02-comparative-indigenous-literature/>.
- Carson, Jo. « Cree Language, Warm Family Almost Lost to Her. Indian Woman Recounts Harsh Girlhood in Church Schools ». *The Globe and Mail*. 1 novembre 1973. W5.

- Commission de Vérité et Réconciliation du Canada. *Pensionnats du Canada – Les Séquelles : Rapport final de la Commission de Vérité et Réconciliation du Canada* 5. McGill-Queen's P, 2016.
- Eigenbrod, Renate. « For the Child Taken, For the Parent Left Behind »: Residential School Narratives as Acts of" Survivance ». *ESC : English Studies in Canada* 38.3 (2012). 277–297.
- Episkenew, Jo-Ann. *Taking Back Our Spirits : Indigenous Literature, Public Policy, and Healing*. Winnipeg : U of Manitoba P, 2009.
- Fontaine, Lorena Sekwan. « Redress for Linguicide : Residential Schools and Assimilation in Canada ». *British Journal of Canadian Studies* 30.2 (2017). 183-205.
- Fontaine, Naomi. *Shuni*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2019.
- Gatti, Maurizio. *Littérature amérindienne du Québec : écrits de langue française*. Montréal : Hurtubise HMH, 2004.
- Goldie, Terry. « Fresh Canons : The Native Canadian Example ». *ESC: English Studies in Canada* 17.4 (1991): 373-384.
- Grant, Agnes. *Our Bit of Truth : An Anthology of Canadian Native Literature*. Winnipeg : Pemmican, 1990.
- Haig-Brown, Celia. *Resistance and Renewal : Surviving the Indian Residential School*. Vancouver : Arsenal Pulp P, 1988.
- Henzi, Sarah. « 'La grande blessure' : Legs du système des pensionnats dans l'écriture et le film autochtones au Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec* 46.2-3 (2016). 177–182.
- Huberman, Isabella. « 'Si ce n'est pas moi' : écrire à la jonction du soi et de la communauté chez An Antane Kapeshe et Natasha Kanapé Fontaine ». *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne* 43.1 (2018). 108-127.
- Joe, Rita. *Song of Rita Joe : Autobiography of a Mi'kmaq Poet*. Charlottetown : Rag Weed, 1996.
- Johnston, Basil. *Indian School Days*. Toronto : Key Porter, 1988.
- Kapeshe, An Antane. *Eukuan nin Matshi-Manitu Innushkueu / Je suis une maudite sauvagesse*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2019.

- Lacombe, Michèle, Macfarlane, Heather et Andrews, Jennifer. « Indigeneity in Dialogue : Indigenous Literary Expression Across Linguistic Divides / L'autochtonie en dialogue: l'expression littéraire autochtone au-delà des barrières linguistiques ». *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne* 35 (2010). 5-12.
- LaRocque, Emma. « Reflections on Cultural Continuity Through Aboriginal Women's Writings ». *Restoring the Balance : First Nations Women, Community, and Culture*, Winnipeg : U of Manitoba P, 2009. 149-174.
- Leclerc, Catherine. *Des langues en partage : cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*. Montréal : XYZ, 2010.
- Major, Mélissa. « Définitions contemporaines de 'littératures autochtones' au Québec : Des littératures aux définitions multiples ». *Trahir* (2018). 1-16.
- Million, Dian. « Felt Theory: An Indigenous Feminist Approach to Affect and History ». *Wicazo Sa Review* 24.2 (2009). 53-76.
- Moyes, Lianne. « Écrire en anglais au Québec : un devenir minoritaire? Postscript ». *Quebec Studies* 26 (1998). 3-5.
- Pachano (Willis), Jane. *Geniesh : An Indian girlhood*. Toronto : New Press, 1973.
- . « She Took A Fine-Toothed Comb, Dunked it in the Kerosene, and Proceeded to Scrape it Over my Scalp. Experiences of a 7-year-old Indian Girls on her First Day at Boarding School ». *The Globe and Mail*. 3 novembre 1993, A8-A11.
- Papillon, Joëlle. « Apprendre et guérir : les rapports intergénérationnels chez An Antane Kapesh, Virginia Pésémapéo Bordeleau et Naomi Fontaine ». *Recherches amérindiennes au Québec* 46.2-3 (2016). 57-65.
- Petrone, Penny. *Native Literature in Canada : From the Oral Tradition to the Present*. Toronto: Oxford UP, 1990.
- Reder, Deanna. « Uncovering Intellectual Traditions ». *The Oxford Handbook of Canadian Literature* (2015). 170.
- Ruffo, Armand Garnet. « Afterword ». *Studies in Canadian Literature / Études en littérature Canadienne* 35 (2010). 110-113.
- Rymhs, Deena. *From the Iron House : Imprisonment in First Nations Writing*. Waterloo : Wilfrid Laurier UP, 2008.

Skutnabb-Kangas, Tove et Dunbar, Robert. *Indigenous Children's Education as Linguistic Genocide and a Crime Against Humanity ? A Global View*. Kautokeino, Gáldu, coll. « Gáldu Cála », 2010.

Warley, Linda. « Unbecoming a Dirty Savage : Jane Willis's *Geniesh : An Indian Girlhood* ». *Canadian Literature* 156 (1998). 83-103.

Notes

¹ Dans la suite de l'article, Pachano, le nom de famille actuel de l'autrice, sera employé en conformité avec ce qui apparaît sur le portail autochtone de l'University of Saskatchewan où, en 2011, le texte a été reproduit et rendu disponible en PDF en accord avec l'autrice.

Voir : <http://portal.usask.ca/index.php?sid=291301222&id=25352&t=details>

² J'emploie ici la graphie utilisée par l'autrice dans son autobiographie pour désigner le village de Fort George, une localité antérieure à Chisasibi dans le territoire d'Eeyou Istchee, une communauté autochtone établie seulement à la fin des années 1980 et donc postérieure à l'écriture de *Geniesh*, mais où réside actuellement Jane Pachano.

³ Il faut noter que deux pensionnats ont été administrés à Fort George. Celui fréquenté par Jane Pachano pendant huit années dans les années 1950 est le St. Philip's Indian and Eskimo Anglican Residential School.

⁴ Si aucune réédition, ni édition de poche n'a été publiée de *Geniesh* après 1973, il me semble important de noter qu'en 1984 une version audio du livre a été produite pour le compte de la Ontario Audio Library Service à Peterborough. Dans l'état actuel de mes recherches pour retracer cet enregistrement, très peu d'informations sont disponibles. Il semble néanmoins que ce document aurait été créé dans le cadre d'un projet d'accessibilité pour les personnes malentendantes dans les années 1980 (communication personnelle avec Bibliothèque et Archives Canada).

⁵ Selon Warley, seulement deux courtes critiques auraient été publiées, l'une dans *Châtelaine* et l'autre dans *Canadian Forum* à la parution du livre. Or, mes recherches m'ont permis de trouver une couverture médiatique plus importante de *Geniesh* à sa parution en 1973 dans le *The Globe and Mail*. En effet, trois articles du journal mentionnent le texte de Pachano et en font en quelque sorte la promotion dans le contexte de sa publication. Parmi ceux-ci, un en particulier (daté du 1er novembre 1973) aborde la question de la langue et plus particulièrement des violences langagières qui sont racontées et mises en scène dans le texte autobiographique. On y retrouve également des segments d'entrevue avec l'autrice de *Geniesh*. Cette prise de parole publique de Pachano à l'époque est, à ce jour, la seule à laquelle j'ai eu accès. *The Globe and Mail* a également consacré plusieurs pages de son cahier week-end du 3 novembre 1973 à la reproduction d'un extrait de *Geniesh*. Il est à cet effet intéressant de souligner que cet extrait se concentre sur l'épisode de l'entrée au pensionnat de la petite Janie et que des illustrations de Caroline Price ont été ajoutées. Celles-ci m'apparaissent détourner le texte d'un lectorat adulte et insister sur le thème de l'enfance au pensionnat, voire infantiliser le texte en lui apposant des illustrations qui le connotent, alors que le livre est dénué d'illustration, mais inclut plutôt des photographies documentaires.

En consultant *La Presse* du 22 juin 1974, j'ai, de plus, constaté que l'autrice a été invitée à parler de son autobiographie dans le cadre de l'émission *Take 30* présentée sur CBC le 25 juin 1974 lors d'un entretien en compagnie de l'écrivain canadien Barry Dixon. Au moment d'écrire cet article, ce document audio-visuel a été égaré par les archives de CBC (communication personnelle).

⁶ Si *Geniesh* demeure son seul livre destiné à un public adulte, il faut noter que Jane Pachano a aussi, depuis, publié plusieurs livres jeunesse (en anglais, mais aussi en iiyuu ayimuun). Si l'on considère a posteriori la nécessaire inscription de ce texte dans l'histoire littéraire, c'est-à-dire non pas au moment de son écriture, mais bien aujourd'hui, il faudrait aussi défaire cette conception du canon littéraire dans sa forme écrite pour considérer plus largement la place de cette autrice comme passeuse de récits et gardienne des savoirs au sein même de sa communauté : un travail qu'elle effectue, comme Aînée, depuis de nombreuses années, notamment dans le contexte du centre de développement personnel Nishiiyuu Way. En fait, bien que je m'intéresse, dans cet article, à la littérature dans sa forme écrite, je place celle-ci au sein de traditions

culturelles plus vastes où la transmission des récits par la voie de l'oralité participe de l'histoire littéraire. Il appert donc que, si le livre à sa parution a souffert du manque d'autorité littéraire de son autrice, ce qui s'explique par la réception des littératures autochtones dans les années 1970, cela doit être rectifié aujourd'hui en élargissant ce que signifie cette autorité littéraire.

⁷ « l'écriture en français et en anglais n'est pas prête de disparaître ; au contraire, elle continuera de se développer, et si les chercheurs souhaitent avoir un portrait d'ensemble de ce qui se passe en territoire autochtone, ils devront puiser aux deux sources que sont le français et l'anglais (sans mentionner les langues autochtones elles-mêmes). J'irais même jusqu'à dire que d'étudier un seul de ces corpus revient à lire seulement la moitié d'un texte (ou peut-être les deux-tiers). »

⁸ Je ne peux passer sous silence qu'au moment d'écrire ces lignes, des tombes d'enfants autochtones qui ont été placés dans les pensionnats pendant plus d'un siècle ont été retrouvées partout au Canada. Ces événements (et j'insiste pour ne pas employer le mot « découverte ») remettent ainsi dans le discours public et médiatique une histoire trop longtemps occultée.

⁹ « les sentiments sont des théories ».

¹⁰ « la littérature des pensionnats – des témoignages, de la poésie, des œuvres de fiction et des pièces de théâtre qui recréent l'expérience du pensionnat à travers un acte d'imagination littéraire et qui, comme de nombreux thèmes dans les textes écrits par des autrices et des auteurs autochtones, contribuent à maintenir la continuité des traditions contre des discours qui focalisent sur la perte et la disparition. »

¹¹ « L'élimination de la langue a toujours été la première étape d'un processus de génocide culturel. Ceci était la fonction première des pensionnats. »

¹² « J'ai perdu ma manière de parler / Celle que tu as pris / Lorsque j'étais une petite fille / au pensionnat de Shubenacadie. / Tu me l'as arrachée / Je parle comme toi / Je pense comme toi / Je crée comme toi »

¹³ « Vous êtes ici pour apprendre l'anglais ; donc, à partir de maintenant, vous parlerez anglais à l'école comme aux alentours. Vous ne parlerez pas en cri, et toutes celles qui seront prises à le parler seront sévèrement punies. [...] Je ne veux pas que vous pensiez qu'il y a quelque chose de mal avec la langue crie. Pour vos grands-parents et vos parents qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, il n'y a pas d'autre choix. Donc, vous allez apprendre l'anglais et le parler. »

¹⁴ « [...] tout le monde présumait que, parce que je venais du Québec, je devais parler français si bien que j'aurais pu l'enseigner. En vérité, à part l'expression *Bon jour*, je n'avais même jamais entendu la langue. C'était aussi déroutant pour moi que pour les autres. J'avais déjà assez de mal à m'exprimer en anglais. »

¹⁵ « elle a ressenti que je n'étais pas assez propre » ; « elle a minutieusement enveloppé mes vêtements comme s'ils étaient contaminés » ; « après avoir complètement essuyé le dessus pour être certaine que mes germes ne seraient pas transmis au personnel vulnérable » ; « à partir de maintenant, j'étais complètement à sa merci, je devais faire tout ce qu'elle souhaitait ».

Dans le premier segment, j'ai volontairement choisi de conserver *ressenti* pour *felt* alors que l'usage en français prescrirait plutôt d'employer un autre verbe (jugé, constaté, pensé) afin de garder l'insistance importante dans tout le texte sur le verbe « ressentir ».

¹⁶ « Sale petite Indienne ! »

¹⁷ « Après le nettoyage de nos âmes, on nous a remis notre manuel de *Dick and Jane* et s'il n'y avait pas eu d'images, je n'aurais jamais su quel côté du livre était le dessus. Pour moi, les mots ressemblaient à des traces de souris. Ça me semblait incroyable de penser que quelqu'un pourrait, un jour, les déchiffrer. Ma confiance et mon enthousiasme ont commencé à disparaître au fil de la journée. La patience de la maîtresse était aussi de plus en plus mince, ce qui n'aidait pas du tout. Pendant qu'elle jacassait dans une langue qui aurait très bien pu être du latin, je ne pouvais pas m'empêcher de ressentir que j'avais commis une terrible erreur. L'anglais que j'avais appris de mon grand-père – 'mange ta nourriture', 'prends une cuillère', 'vas au lit' – m'était complètement inutile dans la classe. En plus, il me laissait le temps de comprendre de quoi il parlait. La maîtresse, elle, non. Plus j'hésitais et plus la maîtresse me semblait intelligente. À la fin de la journée longue et fatigante, je la voyais comme une figure divine et surhumaine. [...] je me sentais vraiment comme une vieille indienne stupide. »

¹⁸ « Mademoiselle Moore utilisait un langage de signes pour me montrer quel lit était le mien. C'était dégradant, parce que j'étais si fière de ma maîtrise de l'anglais après une année passée à l'école. »

¹⁹ « Même la langue semblait avoir changé. J'avais de la difficulté à la comprendre, mais j'avais encore plus de difficulté à essayer de me faire comprendre. Deux mois après que j'ai quitté l'île, c'était un jour à marquer d'une pierre blanche lorsque je me suis rendu compte que je ne pensais et ne rêvais plus en cri, mais en anglais. Je me suis retrouvée à devoir renverser ce processus une fois encore. Et, quand ma famille s'est mise à rire de mon 'drôle d'accent' à plusieurs reprises, j'ai refusé de continuer à parler en cri. »

²⁰ « J'ai demandé à ma famille de me parler des bébés et de la vie, tout ce qu'ils répondaient était 'ah ! Gahmah-mahjee !' (Traduction : Ah ! Tais-toi !) »

²¹ « [...] Nous ne pouvons pas l'autoriser à suivre ses cours si elle vit à la maison... Vous pouvez partir maintenant. Je suis très occupé. »

'gishee-ewe ? gishee-ewe ?' a demandé ma grand-mère dès que nous sommes sortis du bureau. Mon grand-père a traduit.

'Wasa ! Noojin-mijigh-dakso !' s'est exclamé ma grand-mère, la voix pleine de haine. »